

efforts, les travaux n'avançaient pas. Des bas fonds vasseux protégeaient la place du côté de la mer. Du côté de la terre, un sol marécageux s'étendait au loin, protégé par des fortifications régulières élevées par des officiers-européens. Les noms que portaient les batteries indiquaient l'esprit qui animait ses défenseurs. C'étaient : *Guillaume-Tell, Kosciusko, Franklin, Skander-Bey, Rhigas, Botsaris, Byron* ; quatre mille hommes étaient enfermés dans ses murs commandés par Noti-Botsaris, frère de Marco, Stour-naris, Macris, Tsongas, Liocatos. Des Polonais, des Italiens, des aventuriers de tous les pays, prêtaient à la vaillante cité le secours de leur intelligence et de leurs bras. Des ingénieurs habiles détruisaient, à mesure qu'ils s'élevaient, tous les travaux des assiégeants, et Miaulis dont les légers navires ne se reposaient jamais, maintenait les communications ouvertes avec les îles Ioniennes, apportant l'or et les encouragements de l'Europe, des munitions ou des défenseurs. Le siège menaçait de ne jamais finir.

Irrité, soucieux, voyant les orages grandir autour de lui, Mahmoud écrivit à son général en chef, ces paroles terribles dans leur laconisme : « Missolonghi ou ta tête. »

Reschid-Pacha se sentit perdu.

Une ressource lui restait ; un homme pouvait venir à son aide. Il envoya une lettre pressante à Ibrahim.

Il était tellement certain que le prince égyptien pouvait seul mener à bien cette entreprise et sauver la situation périlleuse de Reschid que la pensée en était venue en même temps à bien d'autres esprits. Presque à la même heure que la lettre du vizir, Ibrahim recevait un ordre du Sultan qui lui enjoignait d'avoir à se rendre devant Missolonghi et le nommait, en même temps, pour ses exploits visir de la Morée. Ibrahim obéit. Comme à l'ordi-